

Je veux maman

KAREN BLACKSTONE - TOME 2

SEBASTIEN THEVENY

BOOKELIS

À Maria, ma maman, évidemment !

Prologue

SUR SA CONSCIENCE

— **LA POISSE** ! Saloperie de temps, je vais finir par être en retard, c'est couru d'avance, maugréait Rebecca, les mains crispées sur le volant de sa vieille Ford Taurus. Les pneus peinaient à accrocher sur le sol enneigé de la route de campagne qui filait entre deux forêts de résineux aussi drues que des têtes à gazon.

La jeune femme pestait depuis son départ de Village of Four Seasons lorsque, quittant son domicile après s'être soigneusement pomponnée, elle avait aigrement constaté que la neige s'était remise à tomber. Sur le pas de sa porte, une dizaine de centimètres s'étaient déjà accumulés, fines particules blanches immaculées qui, elle le pressentait, allaient compliquer les choses. Elle avait été à deux doigts de téléphoner à Gavin pour décommander, mais un tel besoin de lui s'était emparé d'elle que son ventre se tordait de désir. Des jours qu'elle attendait ce rendez-vous galant ; ce n'étaient pas dix centimètres de poudreuse qui allaient lui interdire de

prendre du bon temps. Elle avait bien songé à appeler son prétendant pour le prier d'effectuer le trajet jusqu'à chez elle, mais un dernier reste de pudeur judaïque l'avait saisie. Elle ne pouvait pas recevoir en ses murs son collègue de bureau pour un premier rendez-vous formel, ça ne se faisait pas ! Parce qu'elle se connaissait très bien, Rebecca : si elle le laissait entrer, elle ne saurait s'interdire de l'attirer dans sa chambre pour l'y retenir jusqu'à l'aube. Se retrouver dans un endroit neutre paraissait plus sage pour ce premier *love date*.

Elle avait donc bravé le froid, les intempéries, la brume qui se levait et avait tourné la clé dans le démarreur. Appuyé précautionneusement sur l'accélérateur pour tester la réaction de sa Ford sur la neige et glissé le long du chemin sur quelques dizaines de mètres avant d'emprunter la route, heureusement dégagée par le chasse-neige depuis tout juste quelques minutes.

Peu de temps après, elle jurait comme un marin-pêcheur.

La nuit s'était emparée du comté de Morgan depuis plus de deux heures, charriant avec elle une température glaciale qui rendait les voies de circulation encore plus instables. Rebecca s'encouragea en songeant à Gavin qui devait l'attendre à leur point de rencontre. Pour se détendre, elle avait allumé la radio. Creedence Clearwater Revival semblait lui demander « Have you ever seen the rain ? », ce à quoi Rebecca avait répondu :

« La pluie ? Non, mais la neige, saloperie de merde, oui ! »

Ses yeux se posèrent sur l'horloge du tableau de bord. Un quart d'heure de retard, déjà. Enfin, mieux valait arriver entière que pas du tout, se raisonna la jeune femme.

La chute de neige forcissait à présent et de grosses étoiles floconneuses réduisaient la visibilité à quelques mètres à peine devant le pare-brise de la Ford que les essuie-glaces balayaient sans grand succès. Rebecca n'osait pas pousser le véhicule à plus de quinze miles à l'heure.

BIEN LUI EN PRIT.

Sans quoi l'accident aurait été inévitable.

Bien que non tenue pour responsable, Rebecca aurait gardé à vie, sur la conscience, la mort de la fillette esseulée au bord du chemin dont la silhouette avait surgi tel un spectre dans la lumière des phares...

CHAPITRE 1

Bouillie rouge sur la neige immaculée

ELLE PILA.

Funeste erreur sur une route enneigée !

Dans la lumière blafarde des phares de sa Ford, à travers le pare-brise constellé d'étoiles givrées péniblement balayées par les essuie-glaces fatigués, la silhouette sombre de la fillette se rapprochait dangereusement.

Les pneumatiques crissèrent sur le tapis blanc à mesure que le véhicule fonçait, sans parade possible, vers le petit être tétanisé sur le bas-côté.

Rebecca hurla tout en agrippant son volant de ses deux poings, serrés à en blanchir les articulations.

La collision semblait désormais inévitable. La jeune femme présentait déjà avec angoisse le bruit sourd que ferait l'enfant lorsque le pare-chocs la percuterait, réduisant son corps en bouillie rouge sur la neige immaculée.

Mue par un réflexe imbécile, Rebecca ferma les yeux pour ne pas voir l'imparable. Puis elle donna un coup de volant,

contre-braquant le mouvement de rotation engagé par le véhicule.

Seconde erreur de débutante par ce temps. La Ford partit en vrille en direction de la fillette qui ne bougeait pas, pareille à un lièvre pétrifié dans les faisceaux lumineux.

Dieu, peut-être, veillait-Il sur la fillette, ce soir-là ?

Toujours est-il que la voiture finit par contourner l'enfant dans un ballet irréel entre ferraille et chair, tel le taureau fonçant sur le torero qui, d'un pas gracieux, esquivait la bête, décrivant une arabesque avec sa muleta de serge rouge.

L'avant du véhicule plongea au sein de l'épaisseur molle de la neige amassée dans le fossé, à quelques mètres seulement de la fillette, stoppant net. Le front de Rebecca heurta salement le volant et elle rouvrit les yeux en hurlant. Un filet de sang s'écoulait de son arcade fendue et brouillait sa vue d'un voile inquiétant.

Soudain, ce fut le silence après la fureur.

La jeune femme tourna la tête et, par la vitre côté passager, découvrit le petit visage, tétanisé, à un mètre de là, le regard fixe, vide, sans émotion aucune.

Poussant de toutes ses forces pour s'extraire du véhicule, elle ressentit un instant de panique. La porte, tordue par le choc, refusait de s'ouvrir. Quant à l'autre, proche de l'enfant, elle se trouvait à demi enfouie dans la congère et ne bougea pas davantage, malgré les gestes frénétiques de Rebecca qui tirait rageusement sur la poignée.

— Merde, merde, et re-merde, jura-t-elle en serrant les dents. Je suis coincée là-dedans.

Les yeux exorbités par la peur, elle s'adressa à la fillette, pas même protégée d'un manteau de saison, dont la chevelure

brune qui cascadaït sur ses épaules était couverte de gros flocons. Elle ne semblait pas compter plus de quatre ans. Presque un poupon encore, ses iris noisette ouverts comme deux calots vitreux.

— Hey, petite ! Tu m'entends ? Tu peux tirer sur la poignée ?

Mais l'enfant ne cillait pas, coinçant obstinément son pouce entre ses lèvres boudeuses.

Déjà, la claustrophobie guettait Rebecca qui, s'appliquant à respirer calmement pour ne pas paniquer, entreprit de se faufiler à l'arrière du véhicule. Elle espérait ainsi s'en extraire par l'une des portières ou par le hayon ; la voiture étant plantée par le capot, cette partie émergeait à l'air libre. Une minute plus tard, soulagée, elle fut dehors et fondit sur la fillette, l'entourant de ses bras pour la protéger tant bien que mal du froid.

— Ça va, ma belle ? Pas de mal ?

La jeune femme découvrit alors avec effroi les traces de sang qui recouvraient le cou, le menton et les lèvres de la petite fille. Malgré – ou en dépit de – cette blessure apparente, l'enfant n'opérait d'autre mouvement que la succion répétée de son pouce.

— Mon Dieu, tu as mal ? Où sont tes parents ? Qu'est-ce que tu fais là, toute seule ? Tu t'es perdue ? Tu es tombée ? Vous avez eu un accident de voiture ?

Rebecca se heurtait désespérément à l'absence de réaction de la gamine. Était-elle sous le choc d'un événement récent ou bien de la frayeur provoquée par la sortie de route de Rebecca qui venait de manquer l'écraser ? Se trouvait-elle terrorisée au point d'en perdre la parole ? Était-elle muette ? songea briève-

ment la jeune femme. Elle eut soudain envie de la secouer par les épaules pour la tirer de sa torpeur, pour qu'elle parle enfin, qu'elle lui dise ce qu'elle faisait là, dans la nuit, sous une averse de neige, à des kilomètres de la première agglomération d'importance.

— Comment t'appelles-tu, ma jolie ?

Pas mieux. Rebecca avait pourtant espéré que lui demander son prénom – une question facile entraînant une réponse simple – aurait pu lui délier la langue. Mais rien n'y fit, la fillette s'obstinait dans son silence.

Elle ne prononçait pas un mot, ne bougeait pas, mais... elle tremblait de tous ses membres.

Rebecca ôta son manteau et l'enroula autour du petit corps fiévreux. Elle scruta la route en quête d'un véhicule qui viendrait à passer par là, mais réalisa bien vite que, sur cette voie secondaire, elle n'avait encore croisé personne et que personne ne l'avait suivie. Elle patienta quelques minutes dans l'espoir de voir des phares éclairer la nuit, se courbant au-dessus de la petite pour lui conférer un peu de chaleur, son nez enfoui dans sa chevelure. Mais, devant l'absence de circulation, elle renonça.

— Allez, viens. On va se mettre à l'abri en attendant les secours.

Elle l'entraîna à l'intérieur du véhicule et l'enfant se laissa manoeuvrer sans rechigner, tel un pantin. Elles s'installèrent côte à côte sur la banquette arrière puis Rebecca se contoronna pour attraper son sac à main qui, posé sur le siège avant, avait glissé sur le tapis de sol. Elle y puisa son téléphone mobile et chercha le premier contact qui lui vint à l'esprit,

alors même qu'il lui était totalement sorti de la tête ces dernières minutes.

La sonnerie stridula cinq fois avant d'atteindre le répondeur sur lequel elle délivra un message d'une voix tremblante.

— Gavin, c'est Rebecca. S'il te plaît, rappelle-moi au plus vite. J'ai eu un accident, rien de grave, de la tôle froissée, aucun mal.

En raccrochant, la situation se révéla soudain dans toute son ampleur et Rebecca fondit en larmes.

La fillette, assise à côté d'elle sur la banquette de guingois, affichait un air absent, aucunement perturbée, semblait-il, par ses pleurs. Ses yeux à elle demeuraient invariablement secs.

Quel traumatisme avait-il pu la rendre à ce point mutique et insensible ?

Rebecca augmenta le volume de la sonnerie de son téléphone pour ne pas rater le rappel de Gavin. Après quoi elle repassa à l'avant du véhicule, derrière le volant, espérant redémarrer afin de réenclencher le chauffage. La température à l'intérieur de l'habitacle commençait à avoisiner celle du dehors, leur respiration formant une couche de buée qui se cristallisait sur les vitrages. Pas loin du point de gelée, songea la jeune femme en frémissant.

Elle tourna la clé en marmottant une prière. Le moteur demeura aussi mutique que la petite pelotonnée sur la banquette arrière.

— Fait chier ! jura Rebecca, en s'acharnant sur le démarreur, en vain.

Elle se frictionna énergiquement les épaules, le froid mordant sa chair malgré l'épaisseur de son pull depuis qu'elle

avait abandonné son manteau à la fillette. Se penchant sur son siège, elle ouvrit la boîte à gants, farfouillant dans le désordre qui y régnait jusqu'à atteindre ce qu'elle espérait y trouver : une couverture de survie isolante en aluminium ou en « poly-machin ». Elle ne se souvenait jamais du nom scientifique exact. Peu importe l'appellation, elle en déchira l'emballage et revint à l'arrière.

— Je vais reprendre mon manteau, ma belle, fit-elle à la fillette qui se laissa manipuler sans sourciller.

À la place, elle l'enveloppa dans la couverture de survie dont elle fit deux tours et enfila ensuite son manteau. Ainsi, elles se trouvaient toutes les deux aptes à résister quelque temps dans l'espace confiné du véhicule en attendant l'arrivée de Gavin... qui ne répondait pas, bordel ! ragea Rebecca.

— Mais qu'est-ce qu'il fout ?

Les secours, appeler les secours puisque son *date* ne daignait pas décrocher. Pourquoi ne pas l'avoir fait plus tôt ? se morigéna-t-elle.

Elle composa le 911, décrivit son accident et la découverte de la petite fille esseulée, muette, le sang maculant le bas de son visage, son pouce vissé à la bouche et un lionceau en peluche au bout de l'autre bras.

Les secours seraient là dans la demi-heure, lui avait-on assuré. Qu'elle ne panique pas et qu'elle ne laisse pas filer l'enfant. Elle pouvait raccrocher, on avait enregistré son numéro de téléphone.

Rebecca se retourna vers la gamine.

— Voilà, on va venir nous chercher, d'accord ? Tout va bien, maintenant. Tu n'as pas froid ?

La petite ne répondit pas, suçotant son pouce sans

relâche. Mais au moins, constata la jeune femme, elle ne tremblait plus.

— Tu as soif ? J'ai de l'eau. Tu en veux ?

Pas de réaction.

— Tu ne veux pas me raconter ce qu'il t'est arrivé ? Et ton nom, c'est quoi ? Tu peux me dire, à moi. Je suis ton amie... Est-ce qu'on t'a fait du mal ?

Les yeux de la fillette s'arrondirent tout à coup et ses narines frémirent alors que sa respiration s'accélérait. Elle secoua la tête lentement, hagarde.

Puis, soudain, le miracle se produisit.

— Je veux maman ! geignit-elle.

— Oui, sursauta Rebecca. Ta maman, où est-elle ?

— Je veux maman, répéta l'enfant d'une voix égale.

— On va la retrouver, ma belle. Ne t'inquiète pas. Qui est ta maman ? Comment elle s'appelle ? Tu veux bien me le dire ?

— Je veux maman !

— Je sais, je sais, fit la jeune femme en caressant le bras de la petite. Les messieurs de la police vont la retrouver, tu sais... Allez, parle-moi, dis-moi ton nom. Une jolie petite fille comme toi doit forcément avoir un très joli prénom, j'en suis certaine. Tu me le dis tout bas à l'oreille, si tu veux. Ce sera notre secret.

Rebecca se pencha vers l'enfant.

— Je... veux... maman...

La lumière jaune d'une paire de phares jaillit à travers la lunette arrière de la Ford, inondant l'habitacle.

CHAPITRE 2

Les pensées obscures

LE GYROPHARE du véhicule de patrouille de la police zébra la nuit de ses lueurs clignotantes. La voiture stoppa prudemment derrière celle de Rebecca. Dans le faisceau de ses feux de route, deux têtes dépassaient de la banquette arrière.

Le sergent Pete Gallister descendit du côté passager tandis que l'agent Myra Stonehenge s'extirpait de derrière le volant. Quelques centaines de mètres plus loin, une autre voiture sérigraphiée se rapprochait lentement.

Gallister s'avança vers la fenêtre de la Ford plantée dans le fossé et frappa doucement sur le vitrage, tout en pointant sa lampe torche à l'intérieur.

— Mademoiselle Stern ? Sergent Gallister, du comté de Morgan. Êtes-vous en mesure de sortir du véhicule ?

Rebecca acquiesça d'un signe de tête et ouvrit la portière, soulagée de constater que ses ennuis s'achevaient avec l'arrivée des forces de l'ordre.

D'une main, elle entraîna l'enfant à sa suite.

— C'est votre fille ? interrogea l'agent.

— Pas du tout. C'est la petite que j'ai failli écraser... Mon Dieu... réalisa soudain la jeune femme qui fondit en larmes en sortant de sa voiture.

— Là, ça va aller, la consola Gallister tandis que Stonehenge se chargeait de la gamine.

— Je veux maman...

— Elle ne sait dire que ça, indiqua Rebecca. Elle n'a rien articulé d'autre depuis que je l'ai recueillie.

La jeune femme relata alors aux policiers les circonstances dans lesquelles elle avait découvert la petite fille.

— Vous allez nous accompagner jusqu'au poste, Mademoiselle Stern. Vous et la petite, vous pourrez vous réchauffer et vous tranquilliser. C'est pas un temps à rouler dehors, déplora Gallister. Mes coéquipiers vont ratisser la région pour tenter de remonter la piste de cette fillette. Elle n'a pas pu apparaître dans les phares de votre voiture comme ça, comme par miracle... Elle n'est pas tombée du ciel !

À cet instant, le téléphone de Rebecca sonna et elle se précipita dans son véhicule pour le récupérer ainsi que son sac à main.

— Gavin, enfin, souffla-t-elle.

— Reb, ça va ? J'ai eu une de ces frousses en écoutant ton message. Tu es où ?

— Ne t'inquiète plus, Gavin. Je suis saine et sauve. La police vient d'arriver, ils me conduisent au poste. Je suis navrée pour notre rendez-vous...

— Hey ! Pas de panique, l'important est que tu sois entière. Ce n'est que partie remise. Je te rejoins. Vous allez où ?

— À Versailles, le renseigna Rebecca. Mais ne te déplace pas, il manquerait plus que tu finisses, comme moi, dans un fossé.

— Faudra bien que quelqu'un te ramène chez toi...

La jeune femme coula un regard en direction du sergent Gallister et répondit :

— Je ne sais pas pour combien de temps j'en aurai... On se rappelle, Gavin. Merci. Et sois prudent de ton côté.

Puis, s'adressant au policier, elle s'enquit :

— Et ma voiture, Sergent ?

— Soyez sans crainte, mes collègues vont la faire enlever par un dépanneur, dès que les conditions météo se seront améliorées. En attendant, ne restons pas plantés là.

Il l'escorta doucement jusqu'au véhicule de patrouille dans laquelle la fillette était déjà installée. Rebecca contempla ce regard éternellement hagard qui la caractérisait et se demanda ce qui pouvait bien défiler dans les pensées obscures de l'enfant.

L'agent Stonehenge enclencha la marche avant, les roues patinèrent un instant dans la poudreuse et la voiture se glissa lentement dans la nuit glaciale. La neige continuait de tomber dru, les essuie-glaces peinant à chasser les gros flocons duveteux qui s'écrasaient sur le pare-brise à demi givré.

— Quel temps de chien ! râla la conductrice. Heureusement que cette pauvre gosse vous a trouvée sur son chemin, sans quoi elle aurait fini congelée au fond d'un fossé...

Rebecca se retourna sans quitter des yeux son véhicule échoué comme un monstre d'acier impuissant. Puis son regard se perdit sur la longue ligne droite qui s'enfonçait dans la forêt profonde d'où avait surgi la fillette mutique.

Surgi de nulle part.

Qui était-elle ? D'où venait-elle ? Où allait-elle ainsi, seule, son lionceau ballottant au bout de son bras et son pouce fiché dans la bouche ?

— Je veux maman... murmurait l'enfant à ses côtés, psalmodiant ces trois mots tel un mantra protecteur.



IL FALLUT PLUS d'une demi-heure à l'équipe de police pour rallier le bureau du shérif du comté de Versailles. Durant tout le trajet, à l'arrière du véhicule, la fillette dodelinait de la tête, ânonnant sempiternellement les mêmes mots, que les autres passagers comprenaient mal puisqu'elle n'articulait plus, le pouce coincé entre ses lèvres. De sa main libre, elle tenait fermement son lionceau de tissu contre sa joue, comme pour le bercer. Au contact du menton de l'enfant, les poils couleur de paille sèche de la peluche se teintèrent de quelques gouttes de sang.

Tandis que l'agent Stonehenge pilotait de son mieux sur les routes toujours plus alourdies de neige, le sergent Gallister en profita pour faire appeler un médecin.

— Qu'il se rende disponible dès notre arrivée, demandait-il à son collègue via la radio embarquée. La gamine doit être examinée au plus vite. Elle a pris froid, elle est couverte de sang dans le cou et semble totalement déboussolée. Je veux qu'on la prenne en charge immédiatement.

C'est ce qui fut fait dès lors qu'ils se garèrent dans la cour intérieure du poste de police. L'agent Stonehenge conduisit la fillette auprès du docteur Aloys Johnson, un homme d'une

soixantaine d'années qui n'exerçait plus que partiellement, mais qui présentait l'avantage de se rendre disponible rapidement dès que les flics le requéraient. Tous trois s'éclipsèrent dans une pièce adjacente à celle où Pete Gallister s'installa en compagnie de Rebecca Stern dans le but de recueillir sa déposition.

— ASSEYEZ-VOUS, Mademoiselle Stern, je vous en prie. Est-ce que je peux vous offrir un café, quelque chose à grignoter ?

Rebecca grelottait encore, de froid ou d'émotion.

— Un café, je veux bien, merci.

— Combien de sucres ?

— Aucun.

Deux minutes plus tard, le sergent réapparut avec un gobelet fumant dans chaque main qu'il déposa sur le bureau derrière lequel il prit place.

— J'aimerais vous entendre au sujet de cette soirée pas comme les autres, Mademoiselle Stern. Je voudrais comprendre comment les choses se sont déroulées. Pour commencer, est-ce que je peux vous demander où vous alliez à cette heure-là sous une tempête de neige pareille ?

— Je me rendais à un dîner...

— Un dîner d'affaires impossible à décaler ? Qu'est-ce qui peut être si important que vous ayez décidé de braver cette météo pourrie en pleine nuit ?

— Une soirée avec un ami.

— Un petit ami ? insinua Gallister.

— Qu'est-ce que ça change ? rétorqua Rebecca du tac au tac, piquée au vif.

Le sergent sourit en secouant la tête et reconnut :

— Vous avez raison, ça n'a pas d'importance, en vérité. Vous sortiez de chez vous ? Où habitez-vous ?

— Sunrise Beach.

— Et votre rendez-vous avait lieu à... ?

— Ici même, à Versailles. Au restaurant The Paloma.

— Chouette adresse, approuva Gallister. J'y suis allé il y a quelques semaines avec ma femme... Mais, ça n'a rien à voir avec l'enquête, veuillez m'excuser, poursuivons. Avez-vous croisé d'autres véhicules au cours de votre trajet ?

— Aucun. Je me trouvais absolument seule sur cette route. Vous avez raison, j'aurais mieux fait de ne pas sortir.

— C'est pas faux. Mais dites-vous qu'au moins vous avez permis que l'on tombe sur cette petite abandonnée au milieu de nulle part en pleine tempête de neige, sans presque rien sur le dos. Sans vous, Dieu sait dans quel état elle serait à cette heure-ci... Vous l'avez sans doute sauvée d'une mort assurée...

À ces mots, Rebecca fut prise d'une nouvelle vague de frissons qu'elle ne put réprimer, en dépit de la relative chaleur du café contenu dans le gobelet qu'elle serrait entre ses mains.

— À moins que... poursuivit le sergent.

— Que quoi ? s'inquiéta la jeune femme.

— Que vous n'ayez pas vraiment *sauvé* cette enfant, au sens propre du terme. Prenons l'hypothèse – et je me dois de vous poser cette question, vous m'en voyez navré – que vous connaissiez déjà la petite fille que vous *prétendez* avoir ramassée au bord de la route...

Rebecca manqua renverser son breuvage fumant sur ses genoux.

— Mais, nom de Dieu, Sergent, qu'est-ce que vous racontez là ? C'est complètement dingue. Cette putain d'histoire est complètement dingue ! C'est n'importe quoi, bientôt vous allez me suspecter de je ne sais quoi alors que je n'ai rien fait de répréhensible. Si je n'avais pas *ramassé* cette gamine, comme vous le dites si vilainement, j'aurais été accusée de non-assistance à personne en danger, ça je peux l'admettre. Mais, merde, on marche sur la tête, là. Non, Sergent, je vous assure que je ne connaissais pas cette fillette avant de pratiquement la renverser au bord de la route.

— Je comprends votre réaction, Mademoiselle Stern. Mais, vous savez, on rencontre de tout dans notre métier. Vous n'imaginez même pas à quel point la noirceur de l'âme humaine se répand jusque dans les cœurs en apparence les plus purs.

— Vous êtes aussi poètes, dans la police ? ironisa Rebecca.

Gallister avala une longue gorgée de son café déjà tiède.

— Disons qu'il faut parfois relativiser pour éviter de devenir dingues à notre tour. Bref, résumons. Vous vous rendiez à un dîner avec un ami et vous n'avez croisé personne sur votre chemin, lorsqu'une petite fille, surgie de nulle part, déboule dans la lumière de vos phares. Vous pilez, perdez le contrôle de votre véhicule, manquez la renverser. Vous descendez, allez à sa rencontre et vous la faites monter avec vous en attendant notre arrivée. C'est bien cela ?

— Comme je l'ai déjà déclaré, oui.

— Avez-vous essayé de voir si une autre voiture n'avait

pas effectué une sortie de route non loin ? Peut-être qu'elle a été victime d'un accident avec ses parents et qu'elle seule a pu s'extraire du véhicule...

La jeune femme secoua la tête avant de répondre :

— Instinctivement, j'ai plutôt songé à mettre la fillette à l'abri pour lui éviter de tomber malade. Après, sans vouloir vous manquer de respect, Sergent, c'est votre job d'effectuer des recherches et d'enquêter. Pas le mien.

Pete Gallister émit un petit rire soufflé par le nez.

— Vous avez raison. Et c'est ce que mes collègues demeurés sur place sont en train de faire. En attendant le résultat des investigations menées sur les lieux et dans les alentours du point de découverte de la gamine, j'aimerais m'assurer d'une dernière chose. Mademoiselle Stern, avez-vous des enfants ?

— Quel est le rapport ?

— Répondez, s'il vous plaît.

— Non, je n'ai pas d'enfant.

À ce moment-là, le docteur Johnson réapparut dans la pièce, un air soucieux sur le visage.

— Sergent, je peux vous voir un instant ?

— Veuillez m'excuser, Mademoiselle Stern, fit le flic en suivant le médecin dans la salle adjacente.

LA FILLETTE ÉTAIT ASSISE sur un bureau, le regard fixe tourné vers la porte, son lionceau à la main.

— J'ai effectué les examens d'usage, commença Johnson, et n'ai rien constaté de grave, mis à part quelques engelures au bout des doigts et surtout des orteils, qui me font dire qu'elle

a dû marcher un bon moment dans la neige, cette pauvre petiote.

Horrifié, Gallister s'aperçut seulement à cet instant que la fillette ne portait aux pieds qu'une paire de fins chaussons que le médecin lui avait retirés et déposés sur le sol. Des chaussons décorés de poils blancs, avec un pompon violet accroché sur le dessus.

— Encore une chance qu'elle ait été découverte avant que ses doigts de pied ne se nécrosent à cause du froid. Je dirais qu'une demi-heure de plus dans la neige et elle risquait l'amputation, poursuit le praticien.

Le sergent plaqua une main contre sa bouche, consterné.

— Bon sang, qu'est-ce qui s'est passé avec cette gamine, cette nuit ? D'où sort-elle ? Elle n'a pas été déposée au bord de la route par une expédition extraterrestre, bordel ! Il doit bien y avoir une explication rationnelle.

— Il y a autre chose, Sergent.

— Ouais ? Ne me dites pas qu'elle a subi des...

— Non, non, rien de sexuel, Dieu soit loué. Non, il y a un truc étrange qui m'a surpris quand j'ai ausculté son visage et son cou. Elle avait du sang coagulé plein le menton.

— Sans doute à cause d'un accident, d'une chute. Des griffures causées par des branches ou des ronces ?

— Je peux vous affirmer sans erreur possible qu'il ne s'agit de rien de tout ça, Sergent. En réalité, après l'avoir nettoyée proprement, j'ai pu constater qu'elle ne présentait pas la moindre blessure, ni aux lèvres, ni au menton, ni même dans le cou...

— Alors, ce sang, bordel, il est à qui ?

— Pas à elle, en tout cas...

CHAPITRE 3

Du sang sur le visage

DÉCONTENANCÉ, Pete Gallister regardait tour à tour le docteur Johnson puis la petite fille suçant son pouce sans relâche.

— Ce n'est pas son sang, vous dites ?

— Affirmatif, Sergent. Du moins ce sang ne provient pas d'une quelconque blessure qu'elle se serait faite.

— De plus en plus dingue, cette histoire, soupira Gallister. Avec quoi l'avez-vous nettoyée, Doc ?

— De la gaze hydrophile, pourquoi ?

— Vous en avez fait quoi ?

— Ben, je l'ai jetée dans cette poubelle, pourquoi ?

— Parce que j'aimerais les faire analyser. Myra, demanda-t-il en se tournant vers sa collègue, tu peux me placer ça sous scellés et les envoyer au labo de Jefferson¹ ?

— Je m'en occupe.

— Elle n'a toujours pas parlé ?

— Pas un mot de plus que sa rengaine habituelle : « Je

veux maman. » Je vais continuer à l'interroger le plus posément possible, mais je ne me fais guère d'illusions. On devrait faire venir Frances, tu crois pas ?

— Qui est cette Frances ? voulut savoir le médecin.

— Une pédopsychiatre de Jefferson avec qui nous travaillons parfois lorsque nous avons à questionner des enfants. Souvent, ce genre d'interrogatoires dépasse nos compétences de flics, on en est conscients. Chacun son boulot, pas vrai, Doc ?

— Sûr ! Bon, je peux disposer ?

— Si vous pouviez établir un certificat d'examen pour nous permettre son placement rapide dans un centre d'accueil spécialisé, le temps qu'on retrouve ses parents... ce serait bien aimable à vous. En attendant, on va provisoirement la conduire à l'hôpital pour qu'ils s'occupent de ses engelures.

— Pauvre gamine, ajouta Myra en caressant tendrement ses cheveux, elle tient plus debout, elle est complètement HS. Allez, viens avec moi, petite. Tu ne veux toujours pas me dire ton petit nom ?

Tous quatre sortirent de la pièce, l'agent Stonehenge emmenant la fillette se faire soigner, le docteur Johnson rentrant chez lui et le sergent Gallister s'en retournant auprès de Rebecca, prostrée sur sa chaise face au bureau du flic.

— Mademoiselle Stern ? Merci d'avoir patienté, je suis à vous. Quelques ultimes questions et vous devriez pouvoir rentrer chez vous.

— Je vous rappelle que je n'ai plus de voiture...

— Un de mes collègues vous raccompagnera à votre domicile, soyez sans crainte, la rassura Gallister en reprenant place derrière son bureau.

Machinalement, il attrapa son gobelet de café et le porta à ses lèvres. Aussitôt, il faillit le recracher.

— Merde, ce caoua est complètement froid. Bah ! Tant pis... Mademoiselle Stern, vous avez du sang sur le visage, que vous est-il arrivé ?

— C'est-à-dire que... vous n'êtes pas sans savoir, Sergent, que j'ai comme qui dirait connu une petite sortie de route, tout à l'heure... Lorsque ma voiture a cessé de faire la toupie sur la neige et s'est plantée dans le fossé, ma tête a heurté le volant. Mon arcade sourcilière s'est ouverte, voilà tout. D'ailleurs, je vous remercie d'avoir songé à moi quand le médecin était encore là...

Pete Gallister pinça les lèvres.

— Oups, navré. La gamine a accaparé toute notre attention, vous le comprendrez aisément. Voulez-vous que je rappelle le docteur Johnson ?

— Ne vous donnez pas cette peine, répondit Rebecca en touchant son orbite. On dirait que c'est refermé.

— Donc, il s'agit bien de votre sang sur votre visage...

— Pardon ?

— C'est bien votre sang ?

— Évidemment ! Quelle drôle d'idée ! À qui voulez-vous qu'il soit ? Merde, à la fin, s'énerva soudain la jeune femme, c'est pas bientôt fini toutes ces insinuations à la con que vous me balancez depuis que je suis assise sur cette putain de chaise qui me tale les fesses ? J'en ai ma claque, moi ! J'aimerais qu'elle se termine une bonne fois pour toutes, cette satanée soirée. Alors que j'allais tranquillement à un dîner, je sauve une fillette qui débarque de nulle part, j'ai un accident, je me pète l'arcade, je vous appelle à l'aide et vous, là, vous me

traitez comme si j'étais coupable de quelque chose. J'en ai ras le...

— Calmez-vous, Mademoiselle, je vous en prie. Écoutez, que ce soit bien clair, je ne vous accuse absolument de rien. J'ai simplement besoin de poser certaines questions afin de comprendre ce qui, pour moi aussi, est une affaire totalement dingue. C'est la première fois depuis le début de ma carrière de flic que je tombe sur un cas pareil. Si j'insiste – assez lourdement, je l'admets – sur cette histoire de sang, c'est que je viens d'apprendre que celui qui maculait le menton de la gamine n'est pas le sien. Elle n'est aucunement blessée. C'est pourquoi je me suis dit que, peut-être, en lui venant en aide ou en voulant la consoler dans vos bras, vous aviez pu déposer le vôtre sur elle sans y prendre garde. Est-ce le cas, Mademoiselle Stern ?

Rebecca baissa la tête, abattue, fatiguée. D'une voix tremblante chargée de pleurs, elle confessa :

— J'en sais rien, Sergent. C'est allé si vite et c'était si fou que je ne sais plus précisément ce que j'ai fait. Mais je ne me rappelle pas avoir fourré mon visage dans son cou. L'inverse me paraît plus probable, vous ne croyez pas ?

— Certainement. Afin d'écartier définitivement cette hypothèse, j'aimerais prélever un peu de votre sang pour une analyse comparative avec celui de l'enfant. Vous y consentez, Mademoiselle Stern ?

— Faites ce que vous avez à faire, Sergent, qu'on en finisse. Je veux rentrer chez moi.

Le policier se leva et se dirigea vers l'armoire à pharmacie où il puisa un paquet de coton hydrophile.

— Tenez, nettoyez-vous avec ça et laissez-les-moi. Ils

serviront à l'analyse. J'imprime votre déclaration que je vous demanderai de signer. Après quoi l'agent Patterson, que voici, vous raccompagnera à votre domicile.

Gallister se saisit de son téléphone mobile et fit mine de quitter la pièce lorsque, d'un coup, il se retourna pour ajouter :

- Mademoiselle Stern ?
- Oui ?
- Merci... Merci pour la gamine.



SORTANT de la pièce et du poste de police, le sergent Gallister composa le numéro de son collègue responsable de l'équipe demeurée sur les lieux de l'accident de Rebecca et de la découverte de la fillette. La neige continuait de tomber, ensevelissant les places de parking du bâtiment. Pete releva le col de son blouson en grimaçant tout en se protégeant du vent pour allumer sa cigarette. Il en aspira une longue bouffée, les yeux clos, savourant un bref instant de répit au creux de cette soirée pas comme les autres.

— Salut, les gars, c'est Pete. Alors, résultat des courses ?

— Eh, mec, répondit son collègue au bout du fil, t'as choisi la bonne planque, toi. Putain, comment on se les gèle, ici. Et pour peau de balle, en plus.

— Autrement dit ?

— Ben, pour te résumer la situation, on n'a rien dégotté alentour. Il a trop neigé. Même les traces de pas de la gamine ont été soufflées, recouvertes. On n'a rien relevé au-delà d'une dizaine de mètres autour de l'accident, où c'est pollué d'em-

preintes de pneus et de chaussures qui doivent appartenir à tout le monde : la femme, la petite, nos équipes, etc. Je te fais pas un dessin, t'as compris.

— Fait chier ! grommela Gallister en écrasant le mégot de sa cigarette à moitié consommée. Ça ne nous mène nulle part. J'imagine que vous avez ratissé la zone ?

— Affirmatif, chef ! Et tu sais quoi ? Eh ben, on n'a rien trouvé ! Pas un seul véhicule en panne ou accidenté dans les kilomètres de route qu'on a dragués comme on pouvait. On continuera les recherches au grand jour, mais en attendant, que dalle ! On jurerait que la gamine est apparue là par miracle, comme la Vierge, tu vois le topo ?

— Ouais, ouais, Notre-Dame de Fátima, Notre-Dame de Guadalupe et tout le toutim. Mais ça, c'est des conneries de catholiques, merde ! On est flics, mon pote, pas curés. Alors, selon un raisonnement plus logique, t'en conclus quoi ?

— Écoute, je me suis cassé la tête sur la question et je ne vois que deux explications possibles.

— Qui sont... ? l'encouragea Gallister.

— Eh bien, soit la gamine s'est tapé des kilomètres à pied dans la neige et ses pas ont été effacés...

— Soit ?

— Soit elle a été débarquée d'un véhicule et posée là, comme un chien qu'on abandonne avant les vacances d'été, au bord de la route...

1 Jefferson City, capitale de l'État du Missouri duquel dépend le comté de Morgan.

CHAPITRE 4

Une plainte presque animale

LE SSM HEALTH ST-MARY HOSPITAL DE JEFFERSON CITY offrait un aspect moderne à taille humaine où les soins prodigués à la fillette retrouvée frigorifiée la veille au soir lui assurèrent quelques heures d'un sommeil récupérateur.

Pourtant, allongée dans un lit du service de pédiatrie, les mains et les pieds enrubannés de gaze hydrophile, l'enfant, dont les bras étaient reliés à des poches de sérum planait dans un brouillard artificiel, médicamenteux.

Lorsqu'une silhouette se dessina dans l'embrasure de la porte de sa chambre, elle ne tourna pas la tête dans sa direction. Seuls ses yeux glissèrent imperceptiblement dans leurs orbites pour découvrir la femme qui s'avançait vers le lit à pas prudents. Cette dernière s'approcha en souriant et vint se poster à l'aplomb du visage de la petite fille.

— Bonjour. Je m'appelle Frances. Et toi ?

Les pupilles demeurèrent fixes.

— Tu vois ma blouse, je suis le docteur Frances Cagliari, spécialiste des enfants, comme toi. On m'a dit que tu avais eu très froid aux pieds et aux mains. Je constate qu'on t'a déjà bien soignée, pas vrai ? Tu en as des jolies poupées autour des doigts. Tu arrives à les bouger ?

Si la fillette en était capable, du moins n'en démontra-t-elle rien.

— Je me suis présentée à toi. À ton tour, tu veux me dire ton nom ? C'est plus facile pour discuter, tu ne crois pas ? Je suis sûre que tes parents t'ont donné un très beau prénom...

La petite émit une grimace, sa bouche se tordant comme pour réprimer une soudaine douleur. Aussitôt après, elle ferma les paupières et parut s'endormir. Mais elle ne les garda closes que quelques instants avant de tourner la tête du côté de sa table de chevet.

Puis elle grogna, sans mot dire, à la manière d'un enfant préhistorique à qui l'usage de la parole n'aurait pas encore été accordé. Une protestation sourde émanant du fond de la gorge, une plainte presque animale.

— Qu'est-ce qui se passe, ma poupée ? Tu as mal quelque part ? s'inquiéta Frances en suivant son regard.

Là, échouée sur le sol, au pied de la table de chevet, elle remarqua la peluche que la fillette ne pouvait atteindre. Elle se pencha pour la ramasser et l'approcher du petit corps étendu sous les draps blancs griffés au nom de l'établissement hospitalier.

— Ah ! Voilà ce que tu voulais, n'est-ce pas ?

La pédopsychiatre déposa le lionceau sur la poitrine de l'enfant, qui enroula aussitôt son bras, tendrement, autour de son doudou.

— Tu l'aimes, ton ami ? Lui aussi, tu sais ? Il t'aime très fort. Je sens que tu lui as manqué et qu'il est très heureux d'être auprès de toi. Comment s'appelle-t-il ?

Espérant toucher une corde sensible, la professionnelle de la psychologie infantile crut, pendant une brève seconde, que sa technique allait porter ses fruits lorsque les prunelles de la fillette pétillèrent. Mais son espoir fut vite douché par le silence oppressant qui s'ensuivit.

— OK ! On va faire un jeu, d'accord ? Je vais essayer de deviner son nom. Si j'ai faux, tu fais non de la tête, si j'ai bon, tu clignes des yeux, ça va ? Allez, je commence. Alors... un joli lionceau comme lui, je dirais qu'il s'appelle... Roar !

Pas de réaction, aussi Frances poursuivit-elle son énumération sans se préoccuper d'obtenir un acquiescement ou une dénégation, l'idée étant d'abord de tisser du lien :

— Bon, c'est pas ça... Alors, Misty ? Non... Oscar ? Pas mieux... Oh ! Je ne suis pas très douée, on dirait. Je vais tenter Tommy... Willie ?... Winnie ? Pooky ? Scar ? Simba ?... Tu ne veux pas me donner un petit indice ? Rien que la première lettre ? Non ?

Soudain, une interrogation toute bête s'empara du docteur Cagliari. Et si l'enfant ne comprenait pas sa langue ? Qu'est-ce qui pouvait laisser croire qu'elle était américaine ? Après tout, on ne savait rien d'elle. Ni son nom ni son prénom, pas même son âge. Aucun document d'identité n'avait été trouvé sur elle, pas plus que tout autre papier utile à déterminer ses origines. On ignorait tout de sa provenance, de sa destination, de ses parents. Elle avait été recueillie au bord de la route, les pieds dans la neige, sans que les forces de l'ordre, à l'heure où Frances se tenait à son chevet, aient

encore pu relier sa découverte à un quelconque accident de la circulation dans les environs.

Bref, elle était l'enfant de nulle part... et de personne... puisque personne n'avait signalé sa disparition. Pourquoi ? Parce que ses parents étaient morts dans un accident ? Parce qu'ils l'avaient abandonnée ?

Frances Cagliari avança la main vers la peluche, puis s'en empara doucement, la posant debout sur ses pieds à l'extrémité du lit.

— On va essayer un autre jeu ! Puisque tu ne veux pas, ou ne peux pas me parler, on va dire que ton petit lion, peu importe son nom, va parler à ta place. C'est amusant, non ? Il sera tes oreilles et ta bouche. Si tu veux, tu le lèves devant ton visage et c'est lui qui me répond...

La praticienne fit comme elle l'avait suggéré, tendant la peluche à la fillette qui replia son bras autour.

— Bon, Lionceau-Qui-N'a-Pas-De-Nom, est-ce que, toi, tu sais comment s'appelle ton amie ?

Le doudou ne se montra pas plus coopératif que sa propriétaire. Frances ne se découragea pas pour autant, c'était son job, après tout. Elle avait été sollicitée pour communiquer avec l'enfant, elle comptait bien y parvenir, par quelque méthode que ce soit, pourvu que la fillette se libère d'un poids qui, sans doute, devait peser lourd sur son âme. Qu'avait-elle vécu ? À quoi avait-elle survécu pour se recroqueviller mentalement de la sorte ?

— Joli-Lion-Sans-Nom, pourquoi tu ne parles pas, toi non plus ? Tu n'as pas de langue ? Et la grande fille qui te porte dans ses bras, est-ce qu'elle a une langue, elle ?

La réaction cueillit le docteur Cagliari à froid.

La gamine venait d'interagir pour la première fois de manière consciente : elle tirait la langue.

— Formidable ! s'extasia Frances. Elle a bien une langue, cette grande fille qui t'aime très fort. Et elle me comprend, donc... Tu peux me dire son nom, alors, Lionceau ?

Sur sa lancée, l'enfant articula ces quelques mots dont elle ne déviait jamais, avec une pointe d'accent que Frances ne reconnut pas d'emblée. Peut-être tentait-elle d'imiter la voix d'un bébé lion.

— Je veux maman...

SEULEMENT, la réciproque restait à prouver : aucune maman n'avait jusqu'alors réclamé son enfant disparu...

CHAPITRE 5

Lionceau-Sans-Nom

JE CROIS *que je l'aime bien quand même la dame qui dit qu'elle a l'habitude des enfants comme moi.*

Mais j'ai pas le droit de parler à des inconnus. Ça, on me le dit tout le temps.

Alors je me tais. Devant les inconnus, je garde les lèvres collées même si ma langue, dans ma bouche, gigote comme si elle voulait parler à ma place.

Mais j'ai pas le droit de m'en servir.

Je dirai rien même si j'ai bien compris son jeu, à la dame. Elle veut me faire croire que mon doudou peut la comprendre et lui répondre. Pff, n'importe quoi ! Je sais bien, moi, qu'une peluche, ça parle pas. C'est juste un bout de tissu avec des poils jaunes comme les cheveux d'un cheval et des boutons pour faire ses gros yeux. J'aimais bien le faire danser, sauter, courir, avant.

En vrai, j'y crois un peu, quand même... Mais mon doudou, il ne parle qu'à moi et il n'écoute que moi. Je suis sa

maman ! C'est mon bébé à moi. C'est le seul qui me comprend vraiment.

Alors, la dame qu'a quand même l'air gentille, je veux pas lui parler de moi, ni de mon bébé lion et... ni des autres...

Je voulais pas non plus parler aux autres.

D'abord, la dame qui a failli m'écraser au bord de la route. J'ai eu trop peur d'avoir très mal, mais elle m'a juste frôlée. Elle m'a fait peur au début, quand elle est sortie de sa voiture. Elle avait les cheveux tout fous, des yeux tout bizarres, avec de la peur dedans et de la colère, aussi. Je sais ce que c'est de la colère dans les yeux, je l'ai vue assez souvent.

Après, y a eu la dame avec un costume de la police. Celle-là aussi avait l'air gentille, pas comme l'autre grand policier tout costaud qu'était avec elle et qui, lui, me faisait sacrément peur avec ses gros muscles, son visage carré et son regard sévère. Ça doit être le chef, je pense. Bref, j'ai pas pu leur parler non plus, à eux, parce que je les connais pas.

On ne parle pas aux inconnus, c'est dit.

Et puis y a eu le docteur qui m'a regardée partout pour voir si j'étais blessée, le vieux monsieur avec des cheveux blancs autour de la tête et plus du tout au-dessus du crâne. Gentil aussi, mais... j'aime pas les vieux monsieurs, ils me font peur avec leurs gros poils qui partent de partout et qui se rejoignent au-dessus du nez. Des fois, comme celui-là, ils ont aussi des poils qui sortent des oreilles, c'est moche, on dirait un bouquet de persil tout sec que même les cochons d'Inde n'en veulent pas.

Du coup, j'ai rien dit à personne sauf « Je veux maman... »

Et mon lionceau non plus ne parlera à personne.

Parce que je suis sa maman et lui, c'est mon bébé et je lui ai bien appris la leçon : on ne parle pas à des inconnus !

CHAPITRE 6

Comme des plaies ouvertes

AU MATIN SUIVANT, après quelques brèves heures d'un repos à peine réparateur, l'équipe policière du comté de Morgan se retrouvait sur le pied de guerre dans la zone de l'accident de Rebecca Stern. La neige avait enfin cessé de tomber au bout de la nuit et le paysage immaculé laissait au sergent Pete Gallister l'impression d'errer dans un roman de Jack London, qu'il avait dû lire, comme tant d'autres petits Américains, durant sa scolarité. Blancheur, froid et silence régnaient en maîtres sur la longue ligne droite reliant Gravois Mills à Versailles. Le véhicule de la jeune femme venait d'être enlevé par la dépanneuse et ne demeuraient dans le fossé que les traces de roues et de tôle froissée, comme des plaies ouvertes dans l'épaisse couche de poudreuse.

Ouvertes comme l'était l'enquête depuis la veille. Une investigation qui se présentait sous de mauvais augures, songeait Gallister en s'approchant de ses adjoints déjà sur place, prêts pour le rapport verbal.

— Hello, chef, bien dormi ? le railla Bauer.

— Encore une vacherie sournoise comme ça, Mike, et je te colle un avertissement disciplinaire pour outrage à supérieur, marmonna Gallister en claquant une tape amicale sur l'épaule de son jeune collègue. Bon, trêve de plaisanterie, je vous ai apporté du café pour vous réchauffer les miches.

— Qu'est-ce qu'on ferait sans toi, Pete ? le cajola son subordonné. Tu vois, des attentions pareilles, je te le dis, moi, ça devrait te valoir de l'avancement. Au moins le grade de capitaine, si ce n'est celui de shérif !

— Allez, j'ai compris, t'essaies de faire passer la pilule. Vous n'avez rien trouvé depuis hier, c'est ça ?

Saisissant un gobelet de café fumant qu'il maintint entre ses gants, l'adjoit Bauer renseigna son supérieur :

— On a une nouvelle fois scruté les abords sur toute la route 5 depuis Gravois Mills jusqu'à Versailles sans tomber sur le moindre véhicule en rade ou accidenté. On a parcouru la plupart des voies secondaires et des chemins qui partent de la 5 pour s'enfoncer dans la forêt environnante, *nada*. On a quadrillé l'espace dans un rayon de trois kilomètres autour de l'endroit où on a ramassé la gamine, *niente* ! Mais il nous faudrait plus d'hommes, Pete. Tu sais comment c'est, dans le coin ; des bois à n'en plus finir, coupés par des ruisseaux de partout et des champs à droite et à gauche. Dans tout ça, va t'en relever des traces avec la neige qu'est tombée toute la nuit...

— Y a bien des fermes et quelques baraques où vivent une poignée de péquenauds, non ? Est-ce que vous avez eu le temps d'effectuer quelques visites pour une enquête de voisinage ?

— Les plus proches seulement, Sergent. Là aussi, il nous faudrait plus d'hommes sur le terrain pour interroger tous ces gens. Après, faut bien se dire qu'avec la météo de cette nuit, les habitants du coin ont préféré se réfugier auprès du feu plutôt que sur leurs terrasses à regarder ce qu'il se passait dehors. J'en aurais fait autant, à leur place.

— Si je l'avais pu, je t'aurais accompagné devant l'âtre avec une bonne bière ou, encore mieux, un grog. De toute façon, j'ai l'intention de lancer un appel à témoin officiel, sans quoi on n'avancera pas des masses avec cette histoire. Il en ressort quoi de ces entrevues ?

— Comme tu peux le supposer, Pete, pas grand-chose. Les habitants n'ont rien vu, rien entendu. La gamine a tout aussi bien pu traverser leur propriété sans même qu'ils s'en aperçoivent. Du moins c'est ce qu'ils racontent. En revanche, je peux te dire que, pour certains, la nouvelle les a émus au plus haut point.

L'œil de Gallister pétilla d'intérêt :

— C'est-à-dire ?

— Ouais, je pense en particulier à ce vieux couple de fermiers qui vit à un demi-kilomètre d'ici, environ. Quand ils ont répondu à mes questions et qu'ils ont su que ça touchait une petite fille, ça les a secoués, surtout la bonne femme qui s'est mise à chialer. Je lui ai demandé ce qu'il se passait et là, entre deux sanglots, elle m'a avoué qu'y a quelques mois, leurs voisins, fermiers eux aussi, avaient perdu leur gamine qui aurait eu à peu près le même âge que celle qu'on a trouvée cette nuit.

— Comment ça, « perdu » ? Leur gamine a disparu ?

— Pour sûr ! Elle est morte, pauvre ange, d'une maladie

incurable, apparemment. Alors, tu comprends, ça a remué des trucs en elle et elle a craqué, la malheureuse femme. Elle s'est finalement calmée au bout d'un moment et elle a prié tout bas, les mains jointes, pour que notre fillette d'hier retrouve très vite ses parents. Elle a ajouté que si on lui faisait voir un portrait de la petite, elle pourrait probablement l'identifier, si c'est une gosse de la région.

— OK, raison de plus pour lancer un appel à témoin en diffusant la photo de la gamine. On obtiendra peut-être quelques résultats.

— Une alerte **AMBER**¹ ? s'étonna l'adjoint Bauer.

Le sergent Gallister tordit la bouche d'un air contrarié avant d'expliquer à son subordonné :

— Je ne crois pas qu'on puisse employer ce dispositif, Mike.

— Pourquoi ? Ça permettrait une diffusion à l'échelle nationale...

— Oui, Mike, c'est adapté si l'on veut diffuser l'annonce d'une disparition d'enfant. Pas celle d'une apparition...

1 L'**alerte AMBER** est un système d'alerte d'enlèvement à grande échelle mis en place aux États-Unis et au Canada lorsqu'un enlèvement d'enfant est signalé.

AMBER est l'acronyme de l'anglais *America's Missing: Broadcast Emergency Response* (Disparition en Amérique : Réponse de diffusion d'urgence). Cette alerte a aussi été nommée ainsi en l'honneur d'une enfant de neuf ans, Amber Hagerman, qui fut enlevée et tuée au Texas en 1996.

CHAPITRE 7

Un ange aux ailes brûlées

LE LENDEMAIN, le sergent Pete Gallister reçut l'autorisation de procéder à la diffusion, non pas d'une alerte AMBER, mais d'un appel à témoin au niveau fédéral. Pour cela, il lui fallait prendre une photo correcte de la fillette, ce pour quoi il se rendit dès le matin à son chevet, au St-Mary Hospital de Jefferson.

Lorsqu'il pénétra dans la chambre, la petite était endormie, les bras reliés à des poches de sérum, les narines encombrées de tubes. *Pauvre gosse*, songea le flic, en constatant les pansements qui recouvraient les doigts de l'enfant.

Il n'osa pas la réveiller. Elle lui faisait penser à un ange qui se serait brisé les ailes et aurait été précipité sur la Terre par une quelconque mauvaise volonté divine. C'était peut-être la solution à cette histoire ? Un ange tombé du ciel ? Un ange déchu ? Tel Satan...

Gallister balaya d'un geste cette idée saugrenue, insensée, irrationnelle.

Paranormale.

Non, se dit-il, *il doit y avoir une explication logique, cartésienne*. C'était son boulot, désormais, de la découvrir. Et au plus vite.

Il sortit de la chambre sans faire de bruit et demanda où se trouvait le bureau du docteur Frances Cagliari. L'infirmière du service lui indiqua l'étage concerné et il s'y rendit en espérant que la pédopsychiatre lui apporte de bonnes nouvelles.

— Je n'ai pas encore réussi à lui tirer les vers du nez, regretta Frances lorsqu'elle reçut Gallister. Je suis navrée, Sergent. Je ne sais pas ce qu'a pu traverser cette gosse, mais ça ne doit pas être joli à voir. Un tel blocage me paraît considérablement verrouillé. J'ai eu affaire à des cas similaires dans des histoires de violences intrafamiliales, d'enlèvements, de séquestrations, de prises d'otages. Mais ça dépasse tout ce que je croyais possible. Cette gamine n'a que trois mots à la bouche.

— « Je veux maman », confirma le policier, déjà au fait depuis la découverte de l'enfant. Elle vous a joué la même musique qu'à nous et à Rebecca Stern. Comme un robot à qui on n'aurait imprimé que ces trois mots sur son disque dur interne.

— C'est un peu l'effet qu'elle me fait, abonda le docteur Cagliari. Un être humain formaté, répétant en boucle cette simple phrase, d'une voix monocorde, sans âme, désincarnée.

— Dit comme ça, ça m'évoque une sorte de lavage de cerveau, non ?

— Ce n'est pas exclu. Les enfants sont de véritables éponges, vous savez. Vous n'imaginez pas tout ce qu'ils sont

capables d'absorber, tant en matière d'apprentissage scolaire, par exemple, qu'en situation d'effacement des données.

— Effacement des données ? s'étonna Gallister. Que voulez-vous dire, Docteur ?

— Je pensais notamment aux processus employés par les gourous de certaines sectes. C'est le principe même de la secte : l'endoctrinement. En jouant sur cette plasticité du cerveau humain apte à assimiler des préceptes martelés à outrance comme des vérités indiscutables. Vous connaissez le fonctionnement du formatage en informatique ?

— Dans les grandes lignes, oui. Pourquoi ?

— Parce que le cas de cette fillette m'y fait songer. À cet âge, le cerveau est malléable. Une personne influente, un adulte malveillant peut parfaitement effacer psychologiquement les données, les *datas* si j'ose cette comparaison informatique, des neurones de l'enfant. Une remise à zéro, un *reset*. Un formatage usine. Après quoi, sur ce terrain redevenu vierge et fertile, cette puce électronique en quelque sorte, il pourra réimprimer les données à sa guise. Comme ces trois mots qu'elle répète en boucle : « je veux maman. »

Gallister digéra lentement ces informations en hochant la tête.

— Selon vous, elle se trouverait sous influence ?

— C'est une hypothèse de travail, pour l'instant. Mais je ne suis pas foncièrement inquiète, dans le sens où ce type de phénomène mémoriel n'est pas irréversible. Un formatage peut, lorsqu'il est pris en charge par des spécialistes, des experts, laisser derrière lui des traces qui peuvent être réactivées. Avec du temps et de la patience. J'ai donc quand même une once d'espoir.

. . .

LORSQUE GALLISTER PÉNÉTRA de nouveau dans la chambre individuelle où reposait la fillette, celle-ci avait les yeux ouverts, même s'ils demeuraient fixes, inertes, sans vie ni émotion aucunes.

— Hello ! Tu me reconnais ?

Le sergent ne s'était pas attendu à une réponse enjouée et son pressentiment se vérifia devant l'aphonie caractéristique de l'enfant.

— Tu te sens mieux ? On s'est bien occupé de toi, ici ? Et ta peluche, là, elle n'a plus froid ? Bon, je vois que tu n'es pas plus bavarde qu'hier, ma belle. Dis-moi, est-ce que je peux prendre une jolie photo de toi et de ton doudou ? Je pense que ça veut dire oui, conclut Gallister face au silence borné de l'enfant.

Il appela l'une des infirmières de service pour lui demander s'il était possible, sans risque pour sa santé, de lui ôter les tuyaux du nez le temps d'un ou deux clichés. Avec l'assentiment de la nurse, le sergent put mitrailler la fillette, assise, le dos calé contre un gros oreiller, la peluche à ses côtés.

Les photos rendaient bien, elles seraient parfaites pour la diffusion de l'appel à témoin. Le regard perdu et usé de l'enfant, son absence de sourire, ses bouclettes attendrissantes et son lionceau au creux du bras, elle ne pourrait pas longtemps susciter l'indifférence. Le sergent espérait de tout son cœur que quelqu'un, quelque part, pourrait fournir un indice permettant de faire avancer leur enquête.

. . .

— UN ANGE, répétait-il devant l'affiche numérique prête à être diffusée sur l'ensemble du territoire américain. Un ange aux ailes brûlées.

Priant pour que tous les dieux du ciel se penchent sur cet ange-là, Gallister n'imaginait pas quel déluge allait s'abattre sur cette affaire... loin d'être terminée.

CHAPITRE 8

Toute la noirceur de l'âme humaine

CONTRAIREMENT À CE que le sergent Gallister pensait, le standard improvisé aux fins de récolter les appels des éventuels témoins déborda d'activité. Les adjoints désignés à cette tâche, pour le moins ingrate, furent assaillis de coups de téléphone au sujet de cette fillette qui semblait s'être matérialisée dans la campagne profonde du Missouri par une nuit glaciale.

Cependant, il convenait, comme chaque fois dans pareilles circonstances, de savoir trier le bon grain de l'ivraie parmi les dizaines, les centaines de communications, certaines plus loufoques que d'autres.

On n'imaginait pas le nombre de tarés à l'origine d'appels anonymes, attirés comme des vautours par l'opportunité d'approcher une enfant qui, en apparence, paraissait ne plus avoir de famille à aimer. Tous les profils psychologiques se retrouvaient. Depuis la vieille dame vivant seule, en manque de compagnie, prête à adopter cette petite comme une grand-

mère, aux couples stériles espérant l'aubaine qui leur éviterait l'interminable chemin de croix que constituait la voie légale de l'adoption, jusqu'au pervers pédophile se figurant pouvoir, sans effort, se repaître d'un peu de chair fraîche... Celui-là, les flics auraient vraiment adoré lui mettre la main dessus.

Un tel avis de recherche révélait toute la noirceur dont l'âme humaine était capable de se teindre.

Les agents de la police de Versailles et de Jefferson finissaient écoeurés par les heures passées au téléphone à entendre tout et son contraire, le bon comme le mauvais, le plus touchant comme le plus ignoble.

L'équipe dévolue à cette tâche, composée à parts quasi égales de femmes et d'hommes, consigna des appels et des mails émanant de l'ensemble du territoire américain, de la Floride à l'Alaska. Quelques-uns provenaient même du Canada et du Mexique voisins où l'annonce avait également été diffusée. Des hommes, des femmes, des jeunes gens, des adultes, des grands-parents, des oncles, des tantes. Des agriculteurs du Nebraska, une architecte de New York, un avocat de Houston, une institutrice de Greenville, dans le Maine, et un chanteur de folk du Texas constituèrent quelques exemples parmi les témoignages les plus dignes de foi en regard des brouettées de dépositions fumeuses. Untel semblait reconnaître la fille de ses voisins, un autre une de ses élèves qui manquait à l'appel depuis plusieurs jours. Ou encore, on voyait en elle une enfant qui aurait eu le même âge si elle n'était pas morte quelques mois auparavant.

— Purée, Sergent, on frise le ridicule, regretta à cet instant l'un de ses adjoints après avoir raccroché.

— C'était quoi, cette fois ?